



L'exposition où mettre son nez

Mépris, bonheur ou dégoût: dans une mise en scène ludique et artistique, le Musée de la main tisse des liens entre émotions et odorat



Des brûle-parfums du XIXe siècle.

Image 1 de 2



[Image suivante](#)

Tamara Bongard

**Lausanne** Je ne le sens pas du tout. Je ne peux pas le blairer. Je l'ai dans le nez. Vu le nombre d'expressions françaises tissant un lien entre l'organe si bien représenté par Cyrano de Bergerac et les émotions, on pourrait croire que l'olfaction est un sens privilégié. C'est faux. Dans l'histoire occidentale, elle a longtemps été considérée comme bestiale, instinctive, liée à l'éphémère. Bref, on l'a négligée. Une exposition remet toutefois le tarin au milieu du visage: *Quel flair! Odeurs et sentiments*, au Musée de la main à Lausanne. En parallèle, le Musée de design et d'arts appliqués de Lausanne se plonge dans le monde de la création de parfums, tandis que le Photoforum Pasquart de Bienne réunit fragrances et photo (lire ci-dessous).

Mais revenons au Musée de la main, qui place sa visite sous huit thèmes défrichés par plusieurs disciplines. Tout au long du parcours, de nombreuses expériences, mises sur pied en collaboration avec le Centre interfacultaire en sciences affectives de l'Université de Genève, invitent ainsi à mettre son nez un peu partout. Ludique et très instructif.

L'exposition commence par le mépris de l'odorat. Le nez est associé au mal, dans les contes déjà, avec Pinocchio et les sorcières à l'appendice crochu. Jusqu'au XIXe siècle, la médecine met en garde contre les miasmes fétides, diffusant la maladie et même des valeurs morales mauvaises, croit-on. La protection passe par exemple par le port du masque de peste du médecin ou par des fumigations. En écho, l'œuvre artistique de Boris Raux propose un *Tour du monde* en alignant des déodorants aérosols de la marque Ushuaïa, baptisés de noms de pays, à «pschitter» sans modération.

### Un dégoût culturel

Maléfique mais aussi divine, l'odeur s'encense à l'église et fascine dans la gastronomie (on pourra déguster des bonbons en se bouchant le nez afin d'observer l'importance de l'odorat). Se fier à son flair permettra en outre de sortir d'un labyrinthe en suivant une fragrance précise.

Trop présent ou dérangeant, un effluve peut provoquer le dégoût, un sentiment très fortement lié à la culture. Ainsi, le durian, délice des palais asiatiques, est souvent considéré comme un fruit puant par les Occidentaux. Le rejet s'exprime-t-il immédiatement? Coller son museau dans un bocal, sans savoir ce qui s'y trouve, provoquera des grimaces, ou peut-être des sourires, filmés par une caméra. S'il est inconnu, un fumet mettra de plus les sens en alerte. On croit l'humain moins agile que les animaux à cet exercice, mais certaines molécules, comme celle ajoutée au gaz pour lui donner une odeur, sont plus facilement détectées par l'homme.

Quand une maison fleurit bon, en revanche, on «se sent bien». Le doudou rassurant des enfants en est un exemple. Mieux encore, un parfum peut séduire. Il serait même sexué.

L'ambiance cosy et vintage d'un salon, évoquant un chalet de montagne, réveille la mémoire olfactive. Les témoignages de Blaise Bersinger ou de Jean Troillet diffusent leurs souvenirs liés à une odeur.

Notre identité se dégage aussi de nos émanations corporelles. Boris Raux propose ainsi des portraits olfactifs, en demandant à des participants d'amener tous les produits qu'ils appliquent sur le corps. Ces laits, shampoings, crèmes et autres laques sont rangés méticuleusement et immortalisés en grand format. Mais l'exposition va encore plus loin en interrogeant: la Suissitude fait-elle ressentir plus intensément le chocolat? A vérifier.

Jusqu'au 23 février 2020 au Musée de la main à Lausanne.